

Du *hard* rêve au *soft* rêve
L'Asile

Eza Paventi

Number 92 (3), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16459ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paventi, E. (1999). Review of [Du *hard* rêve au *soft* rêve : *L'Asile*]. *Jeu*, (92), 20–22.

Du *hard* rêve au *soft* rêve

Même enfermé, même fou, même lorsqu'on est responsable des fous, il faut rêver, toujours rêver. S'il ne rêve plus, l'homme finit par s'éteindre... C'est à une grande ode au rêve et à la liberté d'esprit que nous convie Dominic Champagne avec sa dernière création, *l'Asile*. Une fois de plus, le rêve se situe au cœur des préoccupations du dramaturge et metteur en scène. Après le jeune Martin Luther King de *Cabaret Neiges noires* et la flamboyante tzigane Lolita, de la comédie musicale du même nom, voici l'altruiste Docteur de *l'Asile* qui se laisse séduire par le rêve pour, finalement, s'y engouffrer.

Docteur, interprétée par Monique Mercure, est une femme à la fois douce et intransigeante, calme et ferme. Elle panse aussi bien les blessures de l'âme que celles du corps dans cet asile dont elle est la responsable depuis des années. Son attitude se démarque de celle des personnages que Dominic Champagne a l'habitude de mettre en scène. Avec *l'Asile*, le dramaturge se tourne en effet vers d'autres horizons ; le cynisme, le burlesque, l'esprit bancal qu'on lui connaît sont moins présents dans cette œuvre dont l'esthétique diffère des précédentes.

Quoique la musique tienne une place tout aussi importante ici que dans les autres mises en scène de Champagne, aucun musicien n'accompagne les acteurs sur scène cette fois-ci. Tout au long du spectacle, nous nous laissons plutôt porter par la *décomposition* musicale du *Seizième Quatuor à cordes* de Beethoven imaginée par Jean-Frédéric Messier. Autre surprise : l'espace scénique est large, aéré et en grande partie dépouillé des nombreux objets hétéroclites qui envahissent habituellement les scénographies foisonnantes des spectacles de Dominic Champagne. Dans ce lieu déambulent vingt-trois personnages à la personnalité détraquée, aux angoisses marginales et à la démarche incertaine. Chacun, enfermé dans sa bulle, vivant selon son propre tempo, appartient à un étrange groupe d'humains qui se meut en un ensemble organique.

De cette mosaïque de fous en mouvement naissent parfois des images saisissantes. De temps à autre, par exemple, les protégés de Docteur se rassemblent en un étrange orchestre où chacun s'active à faire vibrer les cordes d'un instrument imaginaire. Les aliénés, transportés momentanément par la musique de Beethoven, entrent alors en communion avec leur environnement, oubliant leurs souffrances, leurs égarements. Dans la nef des fous, Docteur s'affaire à régler la mécanique en apparence défailante, mais pourtant intrinsèquement fonctionnelle de cet univers baroque. Chaque jour,

l'Asile

TEXTE ET MISE EN SCÈNE : DOMINIC CHAMPAGNE. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : JULIE BEAUSÉJOUR ; MUSIQUE : JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER, D'APRÈS LUDWIG VAN BEETHOVEN ; ÉCLAIRAGES : ALAIN LORTIE ; CONSULTATION AUX COSTUMES : SUZANNE HAREL ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL. AVEC ANDRÉ BARNARD (LE DOCTEUR), MARIE BRASSARD (MARIE), JULIE CASTONGUAY (JULIE), MONIQUE MERCURE (DOCTEUR), SYLVIO ARCHAMBAULT, ANDRÉ BEAULIEU, STÉPHANE BRODEUR, MARIE-HÉLÈNE CASTONGUAY, MIREILLE CHARRIER, CLAUDE-MICHEL COALLIER, RENÉE DEVIRIEUX RISTELLE, CLAUDE GASSE, JEAN-FRANÇOIS GASCON, RENÉE HOULE, ANTOINE JOBIN, FRANÇOIS LACANAL, GEORGES LAVALLÉE, ISABELLE LEBLANC, JACQUES LEROY, LORRAINE MICHAUD, MIREILLE NAGGAR, MADELEINE PAGEAU, SOPHIE STANKÉ, MARIO SAINT-AMAND, YVETTE THUOT, YVES TRUDEL ET GUY VAILLANCOURT. PRODUCTION DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE, PRÉSENTÉE À LA CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS DU 2 AU 20 MARS 1999.



L'Asile de Dominic Champagne (Théâtre Il va sans dire, 1999). À l'avant-plan : André Barnard, Monique Mercure, Marie Brassard et Julie Castonguay.
Photo : Yves Renaud.

elle cajole, console, nourrit, habille, rassure ou gronde ces hommes et ces femmes qui se sont enfuis pour se réfugier quelque part aux confins de leur esprit. Et ainsi, au fil des ans, en prenant trop à cœur son rôle d'ancre auprès de ces *fugueurs*, elle en est venue à oublier de rêver.

L'arrivée de la jeune Julie à l'asile va faire basculer l'étrange équilibre qui régit la vie de Docteur. Mutilée, violente par son conjoint le jour de ses noces, Julie, interprétée par Julie Castonguay, fait son entrée à l'asile la chair et les vêtements en lambeaux. Quant à sa conscience, elle s'est perdue dans une forêt, une immense forêt que Julie découvre et décrit dans un rythme effréné de paroles, sans jamais s'arrêter, jour et nuit. La chétive patiente ébranle Docteur parce que, au beau milieu de sa forêt, Julie est libre. Totalement libre de rêver et de penser.

Le personnage de la jeune mariée vient marquer un contrepoint intéressant à un moment où l'histoire s'essouffle et les trouvailles de la mise en scène surprennent moins. La poésie sauvage de Julie contraste dès lors avec les gestes quasi mécaniques



et les esprits passifs des autres détraqués, ce qui donne lieu à de beaux moments de théâtre. Julie, assise dans une baignoire, la tête vers le ciel, décrit les multiples oiseaux qui survolent sa forêt. À l'autre bout de l'asile, les patients, entassés dans un coin et immobiles devant un téléviseur, demeurent indifférents à l'univers de la nouvelle venue. Puis, une femme se détache du groupe et commence à battre l'air avec ses bras. Petit à petit, les autres viennent la rejoindre et envahissent l'espace de cris d'oiseaux et de battements d'ailes. Cet étrange ballet, qui naît sur les accords de Beethoven modifiés par Jean-Frédéric Messier, s'orchestre lentement dans un espace éclairé de lumières diffuses vertes et bleues. Beaucoup moins sombre que ses précédents spectacles, l'univers dans lequel nous plonge Dominic Champagne est empreint d'une poésie surréaliste captivante.

Marie Brassard et Monique Mercure dans *l'Asile* de Dominic Champagne (Théâtre Il va sans dire, 1999). Photo : Yves Renaud.

Quant à la plume de l'auteur, toujours aussi proluxe, elle s'avère peut-être moins crue et moins dérangeante cette fois. Les vingt-trois personnages qui composent la nef des fous,

aussi naïfs qu'inoffensifs, sont dépourvus du cynisme et de l'emportement qui ont façonné le caractère de plusieurs personnages de Champagne. Seul le deuxième docteur, joué par André Barnard, dont le comportement s'apparente plus à celui du boucher que du chirurgien, relève davantage du style antérieur du metteur en scène ; aussi ses remarques cyniques et burlesques détonnent-elles parfois. Dans un même ordre d'idées, les informations anthropologiques et scientifiques que nous livre ponctuellement l'infirmière Marie, incarnée par Marie Brassard, s'intègrent plus ou moins bien dans ce conte poétique.

Malgré ces quelques détails agaçants, le dramaturge réussit à créer une pièce touchante grâce à un style d'écriture percutant, riche en métaphores et en aphorismes (« Ce n'est pas le vide qui nous accable, mais notre conscience d'être là. »). De plus, son texte soulève une question d'ordre universel : Qu'est-ce que la véritable liberté de l'esprit ? l'intelligence et la réussite sociale ? la folie ? le rêve ? Dominic Champagne y répond d'un ton personnel et original. Fruit d'un *work in progress* entamé l'an dernier avec *Korsakov*, *l'Asile* se révèle l'œuvre d'un auteur et metteur en scène qui continue d'explorer et d'évoluer. **■**